

## ABONNEMENTS

Un an. . . . . 7 fr.  
Six mois. . . . . 4 »

## DÉPARTEMENTS

Un an. . . . . 9 fr.  
Six mois. . . . . 5 »

## ÉTRANGER

SELON LES DROITS DE POSTE.

Les abonnements sont reçus à partir du 4<sup>er</sup> de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

La bouche parle de l'abondance du cœur : c'est pourquoi l'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur; et l'homme méchant tire de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur. (Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. xii, v. 34 et 35.)

## Bonne foi.

## Sagesse.

Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes.

(Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. x, v. 16.)

## Charité.

Quand je parlerais toutes les langues des hommes et même des anges, si je n'ai pas la CHARITÉ, je suis comme l'airain qui résonne, ou comme la cymbale retentissante.

(1. Epître de S. Paul aux Corinthiens, ch. xiii, v. 4.)

## AVIS

Les manuscrits qu'on voudra bien nous adresser seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Malgré cette mesure, les divers travaux publiés par la Vérité n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Les lettres nécessitant réponse devront être accompagnées d'un timbre-poste. — Envoi franco des lettres et manuscrits.

Tout ouvrage dont il sera déposé aux bureaux deux exemplaires, sera annoncé ou analysé.

Bureaux à Lyon, rue de la Charité, 48.

## DÉFENSE DU SPIRITISME

## CONTRE SES DÉTRACTEURS.

(NEUVIÈME ARTICLE. — Voir le dernier numéro.)

## § 6.

M. LITTRÉ (suite et fin.)

En résumé on voit que M. Littré s'était par trop aventuré en promettant d'expliquer tous les faits consignés dans son rapport et que sa prétendue théorie ne prouve rien.

Longtemps avant le spiritisme, c'est-à-dire en 1836, M. Lélut, un autre docteur, avait écrit (*Démon de Socrate*) pour accuser toute l'antiquité de sottise et d'ignorance. Il attribuait sa crédulité à l'absence des notions médicales sur les hallucinations au début de la folie, et sur ce qu'il nomme la folie sensoriale; Socrate, Jeanne-d'Arc, Swedenborg et une foule d'autres ne sont autre chose que des fous. Mais de grâce comment expliquez-vous alors que toutes les prédictions de Socrate aient été vraies et confirmées par l'événement soit de la vie privée soit des affaires publiques? Comment Jeanne-d'Arc a-t-elle prophétisé l'avenir qu'elle avait mission de préparer et d'accomplir? Comment Swedenborg a-t-il connu un incendie qui dévorait un quartier de Stockholm à l'heure même où il éclatait et à plus de quarante lieues de là, comment a-t-il joué le rôle qui lui est assigné par tous les témoins dans la quittance Martainville, comment a-t-il pu remplir la commission secrète que lui confia la reine Ulrique, comment a-t-il prédit non-seulement le jour, mais l'heure précise de sa mort? Voilà, on l'avouera, une étrange folie; à ce compte, les fous en savent plus que les sages. Ce sont là les faits matériels, palpables, évidents qui démontrent le néant de toutes vos explications, c'est la pierre d'achoppement contre laquelle la science moderne se brisera toujours, tant qu'elle ne sera qu'une science incomplète, une pseudo-science, c'est-à-dire tant qu'elle répudiera l'élément spiritualiste qui peut seul rendre compte des phénomènes dus à l'intervention constante et à la pénétration du monde invisible dans notre monde grossier.

## § 7.

M. MAURY.

M. Maury est un de nos savants incorrigibles qui admettent tout, plutôt que l'hypothèse rationnelle et naturelle de l'existence des agents spirituels et de leur intervention dans les affaires d'ici-bas.

Il a écrit plusieurs livres qui ne sont pas sans mérite, mais où Dieu et les Esprits sont entièrement chassés de la science. Qu'a-t-il donc pu comprendre aux *Religions de l'hellénisme* (2 v.), aux *Légendes de l'antiquité* (1 v.), à la *Magie et Astrologie* (1 v.) voire même au *Sommeil et aux Rêves* (1 v.)? Si l'on se passe dans toutes ces matières de l'élément spiritualiste, on peut faire des ouvrages pleins d'érudition et d'intérêt, mais d'où la vérité et la réalité seront bannies. C'est ce qui lui est arrivé. Tantôt pour expliquer les tables et les médiums, il a recours, comme M. Figuier, à un somnambulisme inconscient qu'il étend à tous les opérateurs; tantôt il suppose la jonglerie des médiums et reproduit le système que nous avons enterré des battements du grand péronier; tantôt enfin il écrit cette phrase incroyable (*Magie*, p. 441 ou 447): « Tel autre médium en ménageant son souffle. « sait le projeter sur la face ou la main du voisin, qui se croit « frappé par un être invisible. » Il pense que la force nerveuse est analogue à l'électricité et peut produire des chocs en retour. et voilà pourquoi les tables dansent, se meuvent, se soulèvent, écrivent, répondent à la pensée! C'est-à-dire que lorsqu'il veut expliquer les faits, la tête de M. Maury déménage et bat la breloque.

Comme M. Figuier, il se raccroche en désespéré, à *l'hypnotisme*, il l'emploie à tout moment comme explication dernière, comme un *Deus ex Machina*, et c'est le cas de dire aux lecteurs de M. Maury: — Aimez-vous *l'hypnotisme*? Il en a mis partout.

Si nous prouvons avec nos adversaires, savants et cléricaux, en ne pas sortant de leurs écrits selon notre méthode, que *l'hypnotisme*, comme les miroirs magiques de Dupotet renouvelés de l'antiquité et du moyen-âge, n'est qu'un des mille moyens pour conduire les patients dans le monde invisible et pour leur ouvrir les portes mystérieuses des communications avec les Esprits; si nous démontrons que c'est la seule raison qui a fait abandonner par nos matérialistes effrayés, l'usage d'abord si vanté de *l'hypnotisme*, dont ils ne parlent plus aujourd'hui: il faudra bien avouer que MM. Maury, Figuier et consorts

sont définitivement vaincus dans leurs négations inconsidérées, puisque pour nier le fait de l'existence des Esprits et de leurs manifestations parmi nous, ils s'appuient précisément sur une chose qui n'a d'autre valeur explicative qu'en ce qu'elle y mène et y conduit. Nous allons donc entreprendre cette démonstration avec les armes fournies par nos détracteurs eux-mêmes :

« Nous nous rappelons encore le jour où M. le docteur Velpeau, sur la foi de Braid, Azam et quelques autres, daigna (lui, le fougueux ennemi du magnétisme !) présenter cet *hypnotisme* à l'Académie des sciences, s'il vous plaît, comme un fait expérimenté déjà dans plusieurs hôpitaux, et promettant « un moyen anesthésique préférable à tous les autres, et, à coup sûr, plus maniable que l'éther et le chloroforme. » Pendant six mois, en effet, c'était à qui dans les hôpitaux produirait à moins de frais ce sommeil si facile et si précieux. Nous ne fatiguerons pas nos lecteurs des preuves de cet enthousiasme médical.

« Comment n'aurait-il pas existé ? Il suffisait de suspendre une simple lame de couteau, un étui, un crayon, n'importe quel objet, au-dessus des yeux du malheureux condamné à loucher, pour que le sommeil suivit immédiatement ce strabisme artificiel. L'effet était instantané, incomplet peut-être, mais sans le moindre danger. Quelle découverte ! Quant à la théorie, elle était des plus simples : « Les nerfs moteurs des muscles qui desservent les deux yeux, tirant leur origine de la protubérance annulaire qui se trouve à la base du cerveau, ce dernier se trouvait nécessairement congestionné par cette tension de la vue et de la protubérance cérébrale. »

PHILALÈTES.

(La suite au prochain numéro.)

## NÉOPLATONISME

L'EMPEREUR JULIEN (suite et fin. — Voir le dernier numéro.)

Je vous ai dit que dans la vision céleste que j'eus après mon élévation à l'Empire, Jupiter m'avait ordonné de faire ce qui était juste, sans me soucier des conséquences. Cette parole avait dès-lors jeté l'inquiétude dans mon esprit, touchant le succès futur de mes tentatives. Depuis, j'ai passé bien des nuits, seul dans les cryptes des temples, évoquant le démon Hermès, initiateur de l'avenir. Toujours les signes numériques, les signes figurés ou obtenus par la fusion des métaux ont concouru à me faire voir l'Empire ravagé par les barbares et l'athéisme victorieux. En vain je voulais faire violence à la Divinité, en vain je recommençais les opérations, elles tendaient toujours vers le même sens, jusqu'à ce que je tombasse inanimé, épuisé de colère et de douleur, ou peut-être frappé par la main des dieux. Enfin, la nuit qui suivit le passage du Tigre, j'étais dans ma tente, joyeux et faussement rassuré par la victoire éclatante que les nôtres venaient de remporter, et j'essayais de vaincre la fatigue et le sommeil en écrivant à Libanius les succès de ses disciples, quand je vis devant moi ce même ange qui m'avait annoncé deux ans auparavant, jour pour jour, la mort de Constance. Comme il restait immobile et silencieux, je m'écriai : « Pourquoi as-tu tant tardé ? Les dieux ne sont-ils point contents de moi ? Crois-tu que j'aurai moins d'ardeur à leur service quand j'aurai désespéré de tout succès et que j'aurai sacrifié à leur cause ma gloire parmi les hommes et mes plus chères ambitions ? Tu te trompes, et je vais au-devant de ce dernier sacrifice. » — « Julien, me dit-il, il te reste encore à bien mourir, » puis il s'évanouit. Je compris

que ma mort était proche. La prédiction qui m'avait annoncé autrefois que je devais mourir en Phrygie, semblait contraire à l'événement ; mais l'histoire fournit assez d'exemples fameux qui prouvent que les dieux savent concilier les contraires, et j'étais assuré qu'ils sauraient vérifier toutes leurs paroles. Ce matin, quand je fus blessé, l'ardeur du combat m'avait enivré, et je ne connus point tout d'abord la gravité de mon état ; mais quand je sentis à l'épuisement de mes forces que j'allais mourir, je fus aussitôt persuadé que ce lieu s'appelait Phrygie, avant même d'en avoir fait la demande.

— Mes chers amis ! vous allez être persécutés à cause de moi. Que ne puis-je adoucir les vexations que vont vous faire subir les athées galiléens, sinon affermir votre foi, en vous apparaissant après ma mort et en résolvant vos doutes sur la vie future et la nature de l'âme ? Dès que vous serez de retour dans votre patrie, je souhaite que ce retour soit heureux et prompt, vous vous rendrez dans le temple d'Ephèse, et dans la salle même où Maxime m'initia jadis aux premiers mystères de la théurgie, vous évoquerez mon Esprit. Employez de préférence les signes arithmétiques et les carrés impairs, c'était la méthode dont j'usais le plus souvent ; il me semble que je serai dans les célestes sphères en symphonie plus complète avec ces incantations qu'avec toute autre. — La demande que je vous fais n'est point tout à fait désintéressée ; depuis que les dieux m'ont appris que le sage qui lutte sur la terre pour le Parfait a une grandeur égale à celle de Jupiter, j'ai conçu un profond respect pour l'homme, et je ne verrais pas sans affliction ma mémoire flétrie ou oubliée. Ce serait pour moi une grande joie, au moment où l'ignorance et la grossièreté vont pour quelque temps couvrir le monde, si les sages se réunissaient quelquefois en mon nom ; s'il était pour eux un signe de ralliement ; si d'âge en âge ils transmettaient ma mémoire à leurs disciples, jusqu'au jour où il plaira aux dieux d'éclairer de nouveau les hommes. Si j'ai bien compris les paroles de Jupiter, c'est la seule récompense qui me soit réservée, et j'y tiens.

— Dites maintenant ce que vous savez de l'essence de l'âme et de l'harmonie du ciel avec la terre, afin que je puisse mieux répondre aux besoins de vos pensées, quand je quitterai les régions aériennes pour vous instruire. D'ailleurs le myste qui s'avance dans le sanctuaire pour soulever le voile d'Isis sent sa curiosité s'accroître à mesure qu'il est plus près d'y porter la main ; moi, qui vais dans quelques instants vivre dans l'absolu et savoir ce qu'est l'âme, ces quelques instants semblent des années à mon impatience ; je voudrais devancer l'initiation et paraître devant les dieux déjà instruit. Priscus ainsi interrogé répondit :

« Cette sobriété de paroles, le soin avec lequel j'évite d'émettre une opinion sur l'absolu, les uns me l'ont reproché et y ont vu la marque d'un suprême dédain pour mes semblables, les autres m'en ont loué comme d'un hommage rendu à la science, qu'il ne faut communiquer qu'à ceux qui peuvent la comprendre. Il n'y avait dans ma conduite ni hommage ni dédain, mais tout le poids d'un doute insoutenable, mais une impuissance complète à résoudre les contraires. Ici se présente la contradiction que je ne puis résoudre : puisque le Parfait, en créant notre âme et la pensée, a proposé pour but à notre âme de rentrer dans son sein, de se confondre avec le verbe, pourquoi les en a-t-il fait sortir ? Pourquoi le Parfait ne s'est-il pas complu dans son Verbe et dans ses unités, pourquoi s'est-il uni à la matière ? Quelle raison de ce long voyage circulaire ? — Malgré tous mes efforts, ma raison me présente le monde matériel comme une création fatale, la honte de l'Un, le mal. Alors je refuse de rien comprendre ni de rien résoudre, car l'Ahriman des Perses, le Satan des juifs et des galiléens satisfait encore moins ma raison qu'une contradiction non résolue. »

Mais Maxime l'interrompit avec vivacité : « L'homme est par un certain côté supérieur aux dieux. Notre âme sent cette supériorité que lui donne la chair dont elle est revêtue ; quand notre chair et notre sang s'épurent et se nourrissent sous l'influence de la lumière solaire, elle sent des voluptés sans pareilles. Aussi

quand après la mort l'âme humaine habite le monde aérien, la jouissance de la contemplation et de la conception lui suffisent pour un temps ; mais bientôt elle éprouve le regret de la terre, de l'activité et de la sensibilité, et elle s'efforce de reprendre une chair nouvelle, ne faisant en cela que suivre l'exemple de l'Un et entrer dans ses desseins, lui qui, au lieu de se contenter de la création du monde idéal, enfante chaque jour de nouveaux corps, féconde le sein des mères et développe les germes des nouvelles plantes.

Julien, se soulevant à demi sur son lit de douleurs, recueillit ses dernières forces pour combattre ces doctrines pernicieuses.

— Ce mouvement éternel de va-et-vient dont nous appelons le résultat ordre et pureté, le Parfait ne l'exécute pas, ainsi que tu as osé le dire, par un amour charnel, semblable à celui qui rapproche le mâle de la femelle, mais poussé par l'amour pur et sans tache que peut seule ressentir la forme parfaite, par l'ineffable tendresse pour laquelle il n'est pas de joie complète si, *en s'identifiant à celui qui est laid, elle ne l'a rendu beau, si, en s'identifiant à celui qui souffre, elle ne l'a rendu heureux.*

— Ainsi du sage : si, après sa mort, si, quand il a été accueilli par Jupiter-Pluton, qui le trouve digne d'habiter la cité céleste, *il consent quelquefois à reprendre un corps de chair et à aller comme Attis habiter dans la cité terrestre, à abandonner pour un temps les jouissances ineffables de la contemplation parfaite, le sentiment qui le guide n'est pas le regret inépuisable de sa chair perdue, ni l'amour charnel, mais, comme l'enfant divin, l'amour parfait ; c'est qu'il se sent lié par un lien indissoluble à cette terre, où il a souffert et lutté, aux hommes, ses frères, gardiens comme lui d'une âme immortelle, et qu'il espère en leur donnant de nouveau l'exemple d'une vie chaste et dévouée, l'enseignement d'une morale supérieure, attirer vers le ciel les âmes de ses amis et de ses proches, et s'en faire un splendide cortège dans la cité de l'inaltérable.*

Comme Julien prononçait ces paroles avec une exaltation croissante, et que, par le contraste de sa pâleur et de ses mouvements saccadés, il semblait avoir ranimé son cadavre par opération théurgique pour affirmer encore quelques instants son espérance et sa foi, sa blessure se rouvrit et il étouffa. C'était un peu avant minuit, le 26 juin 363. Il avait alors trente et un ans, huit mois et vingt jours.

Les Esprits galiléens, joyeux de cette mort, se hâtèrent d'en répandre la nouvelle parmi leurs frères vivants. C'est un religieux, un évêque, un simple clerc qui annoncent ce trépas si vivement désiré, qu'ils n'ont su que par des visions, des apparitions et des signes spirituels, avant que matériellement on pût en être instruit. Un d'eux s'écria : « Gloire à Dieu, le sanglier qui ravageait la vigne du Seigneur est abattu. »

Ainsi périt à la fleur de son âge ce grand homme tant outragé, tant calomnié.

Julien était une âme d'élite qui ne concevait pas le retour sur la terre par amour des voluptés charnelles, mais uniquement par dévouement pour ses frères et comme missionnaire d'enseignement. Nous avons vu son espérance et sa foi dans ses dernières et admirables paroles. Il eut toutes les facultés de l'esprit et toutes les vertus du cœur. Il fut sobre au milieu d'un luxe effréné, chaste au milieu d'une démoralisation profonde, il avait au plus haut point le sentiment de la tolérance et de la charité. Il n'aimait que l'étude et surtout des choses divines.

Il commit une faute, une seule, mais capitale, et cette erreur a faussé sa vie. Cette faute fut d'avoir écouté la voix des Esprits païens. Il méconnut la sublime figure du Christ et lui préféra des dieux de luxure, de passion et de chair. Il mit ses énergies au service du passé, au lieu de les employer au progrès et à l'avenir. C'est ce qui a perdu sa mémoire ; les chrétiens l'abreuverent de haine et de calomnies, les temps sont leur excuse, car tout était grave alors, la lutte entre l'hellénisme et le christianisme naissant était solennelle, et c'était commettre un crime que de faire rétrograder l'humanité. Mais la bonne foi de Julien aura été son salut et il est couvert par la miséricorde de Dieu.

Nous recommandons à tous nos frères cette histoire impartiale, où nous avons dit le bien sans dissimuler le mal. C'est la première fois que la vie de Julien aura été présentée sous son véritable jour.

A.-P.

(La suite au prochain numéro.)

## PSYCHOLOGIE. — MÉTAPHYSIQUE.

Les anciens déduisaient leurs idées sur la nature et la destination de l'âme, des systèmes qu'ils imaginaient sur la nature universelle. Ils la séparaient du corps, ou ils en faisaient un produit de ses organes, selon que l'univers leur paraissait animé par une intelligence ou par un aveugle mouvement inhérent à ses principes. Les modernes ont cherché l'âme dans la nature de l'homme ; mais, comme cette nature offre à nos observations un tout complexe ainsi que l'univers, les opinions et les méthodes ont dû encore se partager. Les uns ont étudié les organes du corps, et n'y ont trouvé qu'une âme matérielle et mortelle ; les autres ont consulté les suggestions du sentiment intérieur, et les faits qu'ils ont recueillis leur ont révélé une âme immatérielle et immortelle. Comparons ces deux procédés, et voyons celui qui convient à notre recherche. L'âme ne nous est connue que par ses actes ; or, ces actes qui sont des pensées, des sentiments, des volontés, ne sont pas des faits qui tombent sous les sens et dont nous puissions avoir connaissance autrement que par la conscience ; ainsi, tout ce que nous suggère la conscience à l'égard de ces faits est vrai pour nous ; rien ne saurait en affaiblir l'évidence. Suivons ces indications, elles nous guideront mieux que les analogies tirées de l'observation des phénomènes soumis à nos sens.

Je reçois des sensations diverses par mes différents organes ; les couleurs par la vue, les sons par l'ouïe, les odeurs par l'odorat, les saveurs par le goût, les autres qualités par le toucher. Si ces sensations étaient dans leurs organes, il me serait impossible de les comparer ; je les compare néanmoins, et je les réunis sur un seul objet ; je sens par mes organes, et ce ne sont pas eux qui sentent pour moi. Je pense par mon cerveau, et ce n'est pas lui qui pense pour moi ; j'agis par mes muscles et mes muscles n'agissent pas sans moi, sans l'intervention de ma volonté. Mes organes sont des moyens et non des principes de sensation, de pensée, d'action. Le sentiment me témoigne que je suis un, et mes sens que mon corps est composé de parties. Si ce sentiment du moi était créé par la convergence de mes affections organiques vers un sensorium commun, je me sentirais toujours modifié par une cause étrangère, je ne me sentirais point cause de mes modifications ; je n'agis point sur mes organes, ils agiraient toujours sur moi, je ne pourrais m'en séparer à volonté ; et comme la matière s'organise dans mon corps par la nutrition, elle pourrait devenir sentiment, pensée, volonté de la même manière. L'influence du corps sur l'âme et de l'âme sur le corps est un fait de conscience et d'observation : Hartley, Charles Bonnet, le docteur Gall, et un grand nombre de philosophes et de physiologistes, se sont appliqués à constater et à décrire les corrélations qu'ils ont cru observer entre nos facultés et nos organes ; le docteur Magendie a expérimenté sur des chiens, des chats et d'autres animaux, que, coupant certains nerfs, il anéantissait la sensibilité sans les priver de mouvement, et qu'il les privait de mouvement et non de sensibilité lorsqu'il en coupait certains autres. Les nerfs sont donc les conducteurs de la sensibilité et du mouvement ; mais ils ne sont le principe ni de l'un ni de l'autre. La sensibilité et le mouvement sont unis avec les organes ; ils ne sont pas identiques. De plus, quoique ce soit le moi qui sente, la sensibilité n'est point le moi, puisque souvent je sens malgré moi. C'est dans les actes de la volonté que se manifeste la personne. C'est par eux que j'agis sur mes sentiments, que je modifie mes idées, que je me sens autre que l'univers, qu'affranchi des circonstances extérieures je suis maître dans le domaine de ma volonté, et toujours fort ou absolu, même quand

mes organes affaiblis refusent de m'obéir.

Mes facultés ne sont donc ni ma sensibilité ni mes organes, et l'observation me démontre qu'elles ne sont point un jeu du mouvement brut des corps organisés. En effet, je remarque une liaison entre les mouvements de mon corps et les opérations de ma pensée, et la matière ne me présente rien de semblable ; tout y est constant, nécessaire, produit par des causes que je vois hors d'elle. Aucune spontanéité n'y déceit de volonté ; aucune hésitation ou intermittence de délibération ; nul signe n'y découvre plaisir ou douleur, et, pour lui donner une conscience, il faudrait, avec le stupide sauvage, lui donner la sienne. Que la matière soit d'elle-même capable de s'organiser, c'est une erreur. L'expérience, mieux consultée, a détruit l'opinion des générations équivoques : il est maintenant établi que tout animal vient d'un germe, souvent inaperçu, mais le microscope démontre la réalité.

Une dernière hypothèse reste encore, celle d'une âme universelle, dont nos âmes seraient des portions ; bizarre hypothèse qui supposerait que nous nous sentirions dans le tout, et que nous n'aurions pas conscience de notre individualité : nous participerions à des actes communs, nous n'en produirions point de particuliers que nous sentirions nous être propres.

Des réflexions que nous venons de faire sur la nature du principe pensant, il suit que les impressions que nous recevons des corps, et l'action que nous exerçons sur eux par nos organes, constituent notre vie relative, et que cette vie toute dépendante se distingue néanmoins de notre organisation ; mais il est une autre vie où l'âme se montre absolument indépendante. L'organisation nous modifie à l'égard des objets, dans tout ce qui a rapport aux organes ; mais c'est nous qui modifions les objets dans tout ce qui a rapport à nos facultés morales et intellectuelles ; qui leur donnons une forme qu'ils n'ont pas naturellement : un poète, un moraliste, un physicien, un ambitieux, un voluptueux, un avare, un joueur, voient tous physiquement de la même manière les objets ; or ils n'en reçoivent pas les mêmes impressions et ne les envisagent pas de la même manière. Il y a donc d'autres goûts, d'autres penchants que ceux qui se lient à la vie organique et animale : l'amour du juste, l'amour du beau, l'amour du vrai, ont-ils moins de réalité que nos sentiments et nos besoins physiques ? L'amour de la liberté, qui est l'indépendance de la raison, le besoin d'agrandir notre être, de proclamer son excellence, n'exercent-ils pas sur l'homme qui n'est point dégradé un empire continu et absolu ? Ne luttent-ils pas contre les mouvements de l'amour de soi, de l'intérêt, de la sensibilité physique ; et la conscience n'est-elle pas le théâtre continu de ces combats ? L'existence présente et corporelle qui renferme l'animal tout entier ne contient pas le cœur et l'esprit de l'homme. Au contraire, il l'immole, il la sacrifie à l'estime, à l'honneur, à la gloire, à la recherche de la vérité, à la patrie, à la liberté, à la justice. Ses besoins sont pour le présent, ses passions et ses vœux pour l'avenir.

L'homme peut donc exister autrement qu'avec des organes, puisqu'il a des penchants qui n'ont rien d'organique, puisqu'en lui l'être intelligent a une sphère d'activité dans laquelle n'est point renfermée la vie de l'être sentant. Or, lorsque je compare intérieurement les modes de ces deux existences, je trouve que ce qui est intellectuel en sa vie, est constant, absolu, immuable ; et que ce qui est sensible est mobile, relatif et changeant. Cette pensée m'éclaire ; et, considérant que la liberté me rend maître d'obéir aux lois immuables de ma raison, ou de céder aux mouvements de ma sensibilité, je me sens périssable par mes sens, et immortel par mes idées.

Les notions de l'Être éternel, témoin et juge de mes actions, viennent à l'appui de ma méditation pour confirmer mon espérance. Le sort du juste ne doit point être confondu avec celui du méchant, et le bonheur ou le malheur doivent suivre le mérite ou le démérite ; tel est l'ordre de l'arbitre suprême qui se révèle à ma raison. Est-ce l'ordre que nous présentent l'observation et l'expérience ? L'homme juste n'est-il pas presque tou-

jours seul avec sa conscience ? N'est-il pas calomnié, avili, persécuté, condamné ? Son infortune même ne lui est-elle pas reprochée ? La raison, dont il fait sa règle, ne lui est-elle pas représentée comme un guide trompeur ; la justice, comme subordonnée à la prudence ou à quelqu'une de ces opinions particulières dictées par les passions ? La vérité qu'il révère ressemble-t-elle à ce qu'on lui montre comme son image ? et la vertu, qui est la vérité réalisée dans nos actions, ressemble-t-elle à l'hypocrisie qui l'imité et trompe les hommes par cette fausse imitation ? La liberté, la patrie, la justice, ne sont-elles pas trop souvent traitées de fantômes ; et le dévouement que commandent ces grandes idées, de coupable rébellion ? L'homme vertueux est sans doute content de sa vertu, puisqu'il lui sacrifie son bien-être ; mais ce contentement intérieur, faible crépuscule d'un plus grand jour, est-il le dédommagement des honneurs, des dignités, des plaisirs, des biens de la fortune, et de tout ce qui compose le cortège du bonheur que nous connaissons ? L'homme de bien serait donc un fou aux yeux de l'égoïste, si l'espérance ne lui montrait le terme où le contentement de la conscience doit se changer en un véritable bonheur ; où il pourra appeler de la justice incertaine et corruptible des hommes à cette lumière incréée dont les rayons ne peuvent descendre jusqu'à nous sans altération ; où, après avoir réfléchi parmi ses semblables la beauté de l'âme, sa bonté, sa justice, sa vérité, il jouira des charmes de ses divins attributs, dépouillé de l'enveloppe de ses organes.

Ainsi, l'opinion de notre existence future a deux fondements : la nature de l'homme, sa raison, sa liberté, et le droit de la justice divine sur ses actions. L'histoire de la société ajoute un nouveau degré de force aux inductions que nous venons de tirer de nos idées et de nos sentiments. Le culte des morts est répandu dans toutes les familles du genre humain ; toutes les lois ont été mises sous la protection des dieux rémunérateurs et vengeurs. Telle est la force de ce dogme salutaire, que l'homme personnel et égoïste, qui concentre ses vœux et ses pensées dans la vie organique, et l'homme fourbe et hypocrite, accoutumé à corrompre et à déguiser ses sentiments, sont également ébranlés par le doute qui s'élève incessamment dans leur cœur : la superstition s'empare tôt ou tard de leur âme ; et guidés par la pente grossière de leurs vils sentiments, ils s'attachent à quelques pratiques extérieures, croyant racheter la perversité de leurs pensées, de leurs habitudes, par quelques actes inutiles et indifférents.

Cependant les âmes généreuses n'ont pas attendu au dernier acte de la vie pour communiquer avec la justice divine ; elles ont communiqué avec elle dans tous les instants, et pour elles celui de la mort n'est que le passage d'une patrie à une autre plus digne d'elles.

SATUR.

## BIBLIOGRAPHIE

NATURE ET DESTINATION DES ASTRES, par A. P., lauréat de l'Institut, rédacteur au journal *La Vérité*, brochure grand in-8° de 48 pages d'impression. — Prix : 50 c. ; par la poste, 60 c.

LES OMBRES, méditations philosophiques, par Hilaire. Prix : 2 fr.

L'HARMONIE DES SPHÈRES, par A. Montani, de Constantinople. Prix : 1 fr. 50 c.

Pour ces divers ouvrages, s'adresser aux bureaux du journal.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.